



clémentine guyard
dame nature est mythée
seconde mutation

Note de l'auteure

Ce document PDF reprend l'intégralité du livre *Dame Nature est Mythée*, paru aux éditions Carobella ex-natura en 2002 (mais la plupart des illustrations n'est pas dans ce PDF). Ce livre est épuisé.

Aujourd'hui en 2012, si je suis heureusement toujours végane pour les animaux (et en excellente santé) et toujours persuadée que la remise en question de la notion de Nature est nécessaire, je pense qu'un certain nombre de points de ce livre mériterait d'être plus et mieux développés, et d'autres ajoutés. Ainsi, le terme "sensible" pour qualifier les animaux devrait être remplacé par "sentient".

Une troisième mutation (ou édition) est en chantier.
A suivre, donc !

pour tout contact : edslacriee@free.fr

Dame & Nature
est mythée
seconde mutation

clémentine guyard

Tereza regarda [les vaches] avec tendresse et se dit [...] que l'humanité vit en parasite de la vache comme le ténia vit en parasite de l'homme: elle s'est collée à leurs pis comme une sangsue. L'homme est un parasite de la vache, c'est sans doute la définition qu'un non-homme pourrait donner de l'homme dans sa zoologie. Milan Kundera, *L'insoutenable légèreté de l'être*, p. 363

Combien de fois ai-je entendu cet argument pour légitimer la consommation de viande: «*Mais dans la nature, les animaux se mangent bien entre eux!*».

Alors, à l'exemple des lionnes qui chassent les gazelles en brousse, nous attaquons au café du coin un steak-frites au poivre armé-e-s de notre couteau et de notre fourchette.

Qu'est-ce que la nature? Qu'est-ce qui est naturel ou ne l'est pas?

Certain-e-s disent qu'un accouchement sous péridurale, donc moins douloureux, n'est pas naturel.

Est-ce que la nature c'est ce qui fait mal?

Certain-e-s pensent que l'humanité détruit la nature.

Est-ce que la nature c'est tout ce qui n'est pas humain?

D'autres (ou les mêmes) regrettent que les animaux «domestiqués» soient moins naturels et plus dégénérés que les «sauvages».

Est-ce que tout ce qui sort de la nature est dégénéré?

Or les humain-e-s tirent leur fierté de s'être échappé-e-s de la nature par la culture.

En sortant de la nature, est-ce que les humain-e-s deviennent dégénéré-e-s?

Il paraît même que les femmes sont plus proches de la nature que les hommes.

Les hommes seraient donc tous, par essence, encore plus dégénérés que moi?

Beaucoup de personnes justifient le fait de manger de la viande en disant que dans la nature les animaux se mangent entre eux.

Pourquoi toutes ces personnes ne se promènent-elles alors pas naturellement à poil, comme tous les autres animaux?

L'homosexualité, le Kama-Sutra et la sodomie ont été, et sont encore régulièrement, condamnés comme étant des pratiques sexuelles contre-nature.

Les pratiques sexuelles des missionnaires seraient-elles plus naturelles?

Et toutes ces questions, sont-elles bien naturelles?...

En 1998, j'ai publié un texte sur l'idée de nature, qui avait pour objectif de « servir de base de réflexion ou d'interrogation ». Des personnes qui ne l'ont pas lu me demandent souvent pourquoi j'ai écrit sur ce thème. Ce qui m'a motivée au départ, c'est une exaspération par rapport à l'utilisation à tort et à travers de l'idée de nature¹ pour justifier et expliquer tout et n'importe quoi. En tentant d'écrire sur ce sujet, j'ai compris que l'idée de nature correspond à une puissante projection humaine sur son environnement. Si elle peut nous aider à nous situer existentiellement sur terre, elle sert aussi à cautionner arbitrairement toutes sortes de dominations et d'exploitations.

Les sciences humaines ont largement démontré que, à travers les époques et les cultures, la référence au naturel sert à légitimer toutes sortes de dominations, comme celle des hommes sur les femmes, des adultes sur les enfants, des aryens sur les non-aryens. Pour les dominant-e-s humain-e-s², l'alibi naturel semble quasi universel face aux intérêts des individu-e-s à exploiter, humain-e-s ou non. Nous oublions en effet que l'idée de nature sert aussi à légitimer la domination exercée sur les animaux. C'est à ce versant-là du naturalisme que je me suis particulièrement attachée dans le texte qui suit.

1 – L'écriture et l'utilisation même du mot « nature » posent problème étant donné qu'il recouvre plusieurs sens que, justement, je cherche à définir. J'ai finalement choisi de l'employer comme un mot commun pour des questions de lisibilité du texte, mais de souligner ici la difficulté à employer un mot dont les significations sont variées, floues et à remettre en question.

2 – « Dominant » est féminisé dans ce texte car les animaux non humains subissent l'oppression des hommes et des femmes.

Une idéologie est dominante en ce qu'elle nous submerge, nous dépasse, et est partagée par la grande majorité des individu-e-s d'un système social. Elle participe à notre façon d'être, à notre insu. Le plus souvent, c'est en nous confrontant à d'autres façons d'appréhender le monde que nous prenons conscience des idéologies dominantes qui façonnent notre rapport au monde et structurent nos comportements. On trouve alors bien étranges ces personnes qui pensent autrement, ces sociétés qui fonctionnent différemment, et qu'en d'autres temps on nommait « hérétiques » ou « barbares », c'est-à-dire non civilisées. Avec un peu de recul, nous comprenons que beaucoup de choses qui semblent si évidentes le sont en fait uniquement pour notre milieu social.

Des études comparatives entre différentes sociétés ont ainsi démontré que les fonctionnements humains dépendent de la socialisation, même pour des actes que nous percevons comme les plus naturels, tels que l'accouchement, les rapports sexuels, ou la façon de dormir³. Nos comportements, collectifs et individuels, sont le résultat de milliers d'années d'élaboration sociale, ce qui n'empêche pas chaque humain-e d'avoir la sensation profonde de bâtir et de maîtriser sa propre relation au monde. Nous percevons très difficilement et approximativement les processus qui nous forgent, et les idéologies dominantes qui en font partie. De plus, parce que celles-ci sont partagées par - presque - tous les gens de notre environnement, nous sommes sincèrement persuadé-e-s de leur bien-fondé, la force du nombre les accréditant.

Ainsi, j'ai été vraiment étonnée de rencontrer, il y a quelques années, des personnes qui réfléchissaient sur l'idée de nature, et remettaient en cause une notion qui, le plus souvent, sonne positivement avec écologie, équilibre et harmonie. Peu à peu, j'ai saisi en quoi le naturalisme est une idéologie dominante qui, par certains aspects majeurs, est partagée par l'ensemble de mes contemporain-e-s - disons au moins par la majorité des Occidentaux et Occidentales de ce nouveau millénaire, à quelques exceptions individuelles près. Bien entendu, je n'y avais pas échappé - comment l'aurais-je pu? À mon tour, j'ai cependant commencé à y réfléchir, ce qui a été loin d'être facile. Deux questions se sont alors mises à me hanter: en quoi consiste cette idéologie de la nature? et surtout, à quoi, à qui sert-elle?

Car il n'est pas du tout évident de faire la part des choses entre tout ce que nous projetons et affirmons avec force, ce que nous voulons ignorer, et le peu que nous saisissons de l'infinie multiplicité de l'univers et de toutes les réalités qui le composent.

J'ai peu à peu développé certaines approches de la si vaste idée de nature, celles qui me semblent plus importantes ou simplement, subjectivement, plus accessibles et motivantes. Ainsi, le thème de nos rapports aux autres animaux⁴ me paraît particulièrement urgent à développer, étant donné son ampleur hallucinante - la vie et les conditions de vie de milliards d'individus en dépendent totalement, dans la (presque) totale indifférence⁵.

J'ose espérer que les réflexions, les questions et les suggestions suivantes seront quelques clefs pour ouvrir des brèches dans le mythe naturaliste...

3 - Par exemple, les bergers peul dorment debout, appuyés sur leur long bâton.

4 - Mais que nous soyons nous aussi des animaux ou non, est-ce que cela justifierait la façon dont nous traitons les animaux non humains? Rappelons quand même, avec Jared Diamond, professeur de physiologie, que si nous appliquions les règles habituelles de la nomenclature zoologique, nous serions incontestablement des chimpanzés, avec lesquels nous partageons plus de 98% de gènes et une « évolution » différée sur 7 millions d'années.

5 - À propos d'indifférence: je n'ai rien relevé par rapport à la domination exercée envers les animaux non humains dans un numéro très récent, et entièrement consacré à l'idée de nature, de la *Revue du MAUSS* (mouvement anti-utilitariste dans les sciences sociales), n°17, « Chassez le naturel... Écologisme, naturalisme et constructivisme », 2001. Cette « lacune » est-elle vraiment surprenante?...

l'idée de nature et son utilisation

Une définition générale de la nature la plus communément partagée pourrait être: la nature est tout ce qui n'est pas création humaine. La nature engloberait les minéraux, les végétaux, les animaux non humains et la façon de coordonner tout cela afin que l'ensemble fonctionne un minimum. Ce serait donc l'environnement cosmique et terrien, les galaxies et les planètes qui tournent les unes autour des autres, la lune autour de la terre, l'atmosphère de la terre, les vents, les volcans, les océans, les forêts vierges, les montagnes, les torrents, les coquelicots, les ours, le miel, les crevettes, les moineaux, les tiques, etc.

La nature c'est aussi l'animalité et la corporéité, «*ce qui est ressenti comme instinctif, inné, ou sauvage, ce qui vous échappe d'irrationnel ou de sensuel*». (Armengaud, p.13)

Nous nous étonnons et, parfois avec raison, nous émerveillons de constater que cela marche, que les abeilles fécondent les fleurs en les butinant, que les saumons remontent les rivières et que les chauves-souris se déplacent au radar et les baleines au sonar. Nous disons que «*la nature fait bien les choses*», la preuve étant que ça fonctionne depuis des millions d'années et ça a l'air d'être parti pour continuer, à moins que, par exemple, quelque dérapage nucléaire, c'est-à-dire humain donc non naturel, ne sabote le processus.

Tout ceci et des millions d'autres éléments composent la nature. L'ensemble naturel est également construit en opposition à la culture. La nature nous impose indéniablement des besoins vitaux - manger, boire, dormir, s'abriter. Les réponses, élaborées au cours de milliers d'années de difficiles tâtonnements, d'échecs et de constantes réadaptations, constituent ce que nous nommons la culture. La culture, nous affirme-t-on, est un des éléments majeurs de la singularité humaine, et c'est lui qui nous sort de la nature. Du haut de nos technologies, pourtant toutes motivées par des contraintes naturelles, nous nous projetons hors de la nature et nous fantasmons sur ce dont nous croyons être séparé et ce à quoi nous pensons avoir échappé.

nature, morne norme...

Ce qui est estimé comme ayant été établi par la nature peut être considéré comme la droite ligne à suivre, ce qui s'en détourne étant rapidement classé «contre-nature» ou «dénaturé». Que la définition de ce qui est ou non naturel soit complètement aléatoire, mouvante et subjective n'empêche pas la rigidité de ce mode de pensée.

L'idée de la nature pose, par exemple, le fait que puisque les animaux se mangent entre eux, cela serait normal que nous soyons carnivores. En même temps, les pratiques sexuelles qui ne permettent pas la reproduction, comme la sodomie ou l'homosexualité, ne sont pas reconnues comme étant naturelles, elles sont dites anormales, et même si aujourd'hui en Occident on ne risque plus d'être juridiquement condamné-e pour ce motif, les homosexuels et les lesbiennes sont toujours fortement stigmatisé-e-s et discriminé-e-s.⁶ Paradoxalement, des

6 – «*On prétend parfois que ces lois homophobes et lesbophobes protègent la société contre l'immoralité, contre le sexe charnel contre-nature, contre des actes contraires à l'ordre naturel ou même contre la perversion bourgeoise. En vertu de telles lois, il est illégal d'être homosexuel(le)*». Amnesty international, *Briser le silence; violation des droits de l'homme liées à l'orientation sexuelle*, Paris, 1998. p. 14.

Homophobie: après avoir été arrêtés le 11 mai 2001 lors d'une rafle dans un bar gay du Caire, 52 hommes ont été accusés et écroués pour «*pratiques sexuelles contraires à l'Islam et mépris de la religion*». En novembre 2001, la Haute Cour de Sûreté d'Égypte a condamné 23 de ces hommes à des peines allant jusqu'à 5 ans de prison assorties de travaux forcés.

comportements des plus naturels sont complètement exclus de notre culture. Il est par exemple très mal vu, voire interdit, de péter et de se promener nu-e en public ; les femmes doivent s'épiler et les hommes porter les cheveux courts, etc. Le corps et ce qui s'y rattache sont ce qui nous lie le plus au naturel, mais en même temps c'est ce que nous cherchons le plus à dissimuler. C'est l'héritage de la culture judéo-chrétienne, qui façonne notre civilisation depuis des millénaires. Après tout, rien de très étonnant ni de très nouveau.

Il est intéressant de se pencher sur de telles incohérences. D'un côté nous nous référons positivement à ce qui est naturel, tandis que de l'autre nous le chassons avec honte de nos comportements. De la même façon, nous nous reconnaissons comme des animaux, par exemple pour manger de la viande, mais l'ignorons l'instant d'après, pour nous détacher des comportements cette fois jugés trop « instinctifs ». Nous pouvons manger de la viande, mais pas la roter. Sur quels critères la frontière entre le naturel et le non-naturel, disons l'« artificiel », est-elle donc actuellement établie, individuellement et collectivement ? Et à quoi sert-elle ?

divine nature et espèce humaine

Perçue en opposition à l'humanité et à la culture, la nature désignerait notre environnement terrien et cosmique, et tout ce qui échappe au contrôle humain. La nature c'est ce que l'on voit, ce que l'on subit et qu'on ne peut pas remettre en cause. « *Laisser faire la nature* », c'est ne pas agir sur « l'ordre des choses », c'est se nourrir et dormir, c'est laisser la lune tourner autour de la terre, les plantes hiberner, les poules pondre et le chat attraper la souris.

À « *la nature fait bien les choses* », j'oppose certaines questions, qui sont autant de bémols à notre béatitude. Pour commencer, demandons-nous qui, à part la nature, est cause du vieillissement, de la mort, des épidémies, des maladies, raz-de-marée, sécheresses, inondations, avalanches, éruptions volcaniques, tempêtes et autres catastrophes naturelles.

Nous trouvons « bien » toutes les choses que la nature est censée faire, à condition d'y échapper nous-mêmes ! Ce discours de mauvaise foi est tenable justement parce que, de notre place confortable d'espèce super dominante, « civilisée », nous échappons un peu à l'emprise de la nature - et nous faisons tout notre possible pour y échapper, ce qui est logique. « *La nature est belle mais cruelle...* » est une autre affirmation d'autant plus acceptable que nous déjouons cette cruauté. Cette seconde affirmation n'empêche pas par ailleurs le leitmotiv « la nature fait bien les choses » ; donc la cruauté serait, logiquement, une bonne action ?

Nous nous plaçons bien à l'écart, et tant qu'à faire au-dessus, de tous les autres animaux, et en profitons au passage pour ignorer leur sensibilité, à quelques exceptions près (je pense, par exemple, aux animaux « de compagnie »), encore une fois lorsque cela nous arrange. Nous nions l'individualité de tous les animaux non humains, au regard de leur espèce, qui seule retient notre attention. Car nous sommes l'espèce dominante et « *les socialement dominants se considèrent comme dominant la Nature elle-même, ce qui n'est évidemment pas à leurs yeux le cas des dominés qui, justement, ne sont que les éléments pré-programmés de cette Nature.* » (Guillaumin, p. 49)

Nous sommes vraiment persuadé-e-s que les animaux non humains fonctionnent sous l'emprise de la nature. Par exemple, nous croyons qu'ils sont naturellement pré-programmés pour se manger et être mangés. Pour le coup, nous nous reconnaissons comme animaux, et puisqu'il paraît que notre alimentation originelle

est omnivore, le végétarisme semble une hérésie contre-nature. Certain-e-s pensent que, dans son parcours, l'humanité serait passée du stade de la prédation à celui de la chasse, puis de l'élevage (pour certaines sociétés). Pour ma part, j'estime surtout que l'ère de la paix se fait attendre...

Il n'est plus question de « *laisser faire la nature* » dès lors que les choses commencent à mal tourner pour notre espèce et ses individu-e-s - qui prennent d'un seul coup une importance énorme (et par ailleurs justifiée). Ainsi, nous combattons ardemment les catastrophes naturelles, la vieillesse, les épidémies de peste, de grippe ou de choléra qui déciment les humain-e-s et - heureusement - il n'est évidemment pas question ici de parler de « régulation » de l'espèce humaine.

Un peu moins d'anthropocentrisme et un peu plus de lucidité et d'honnêteté permettraient quand même d'au moins reconnaître que non, la nature ne fait pas bien les choses. À croire que notre mauvaise foi sert peut-être à masquer notre terrible impuissance face aux « *forces de la nature* », que nous subissons quand même violemment, même si nous échappons à certains fléaux (comme la prédation, des maladies, etc.).

Mais en réalité, la nature ne fait les choses ni bien ni mal, car elle ne fait rien du tout - considérer l'inverse relève de croyances religieuses. Elle ne réfléchit pas et elle ne programme pas. Notre environnement et les êtres vivants sont le résultat⁷ d'un processus de développement millénaire, fait de milliards de tâtonnements, et dont seuls les éléments les mieux adaptés à leur environnement - en ingéniosité, en force, en mimétisme, etc. - ont pu résister jusqu'à aujourd'hui. Seule l'infinité des combinaisons possibles entre tous les éléments, végétaux et animaux, a permis d'obtenir ce que nous connaissons aujourd'hui. Contrairement à ce que nous croyons, illusionné-e-s par notre perception temporelle terriblement brève, rien n'est figé, rien n'est stabilisé, ni la nature, ni la culture d'ailleurs, l'une et l'autre suivant les mêmes processus de sélection par élimination. La fameuse évolution des espèces passe par l'élimination de tout ce qui ne peut pas survivre et non par la mise en place d'organismes « *prévus pour* ». Ceux-là, ce sont les survivants. Par exemple, la hauteur du cou des girafes n'est pas « *prévue pour* » leur permettre de bien voir alentour et atteindre les hautes branches des acacias, c'est plutôt que toutes les espèces intermédiaires qui n'avaient pas d'atouts pour leur permettre de s'en tirer face aux prédateurs et de se nourrir se sont faites entièrement décimer. Des millions d'espèces animales et végétales (plus de 95% des espèces que nous connaissons aujourd'hui!) ont ainsi naturellement disparu au cours de « l'évolution » - que j'appellerais plutôt « l'élimination ». Nous en retrouvons quelques fossiles, des nappes de pétrole et des mines de charbon.

Croire que la nature *fait* les choses, n'est pas sans rappeler l'idée de « création » ; et cette nature que nous idéalisons mais qui nous échappe, autant par son contrôle que par son existence, n'est pas très éloignée de l'image du jardin d'Eden, dont les plantes et les animaux seraient des vestiges. Nous avons déplacé la foi en dieu vers celle en la nature, qui est devenue la religion cachée du monde moderne. Le support change mais l'intention reste la même, nous alimentons l'idée d'une puissance créatrice supérieure, d'une entité divine, naturelle, et nous nous projetons comme admirateurs/trices inconditionnel-le-s de celle-ci.⁸

7 – J'emploie le terme « résultat » comme désignant ce qui existe aujourd'hui, mais sans notion d'aboutissement qui impliquerait une finalité, ou un but à atteindre, voire atteint.

8 – « *Ne voit-on pas d'ailleurs qu'on pourrait reprendre presque mot pour mot la définition de Dieu que donnent les enseignements religieux et substituer la Nature à ce dernier ? La distance n'est pas si grande : éternel, infiniment parfait, infiniment grand, etc., etc.* » (Guillaumin, p. 205)

Que des humain-e-s gardent la foi pour tenter de répondre à des questions existentielles est bien compréhensible. Ce que je ne peux pas approuver, c'est que la déification de la nature serve à ne pas remettre en question notre place dans le monde, à justifier toutes les différences, les dominations et les exploitations, millénaires et mille fois renforcées. La foi en la nature est presque toujours utilisée de la façon la plus réactionnaire et conservatrice possible, nous continuons de nous différencier de la nature, de nous percevoir comme une création spéciale, divine - et l'humanisme actuel nous conforte d'ailleurs toujours plus dans cette voie.⁹

Et toute intervention humaine dans « *l'ordre naturel* » qui tourne mal nous ramène systématiquement sur la piste de l'équilibre rompu. Dans cette logique conservatrice, toute action humaine dans la nature « vierge » peut être ressentie comme une agression, une profanation, et les humain-e-s deviennent des étrangers au sens le plus négatif du terme, c'est-à-dire celles et ceux par qui le danger et le désordre risquent d'arriver. La perception de la nature comme un espace pur (le jardin d'Eden!), à préserver de toute souillure étrangère, résonne comme toute peur de l'étranger, de la nouveauté, du changement... Sans que nous pensions que ce sont nos modes d'intervention qui sont catastrophiques, et non forcément les interventions en elles-mêmes. Au lieu de craindre toute action humaine, il serait plus judicieux d'arrêter d'exploiter et de massacrer à tout va les autres animaux et leur, notre, environnement, en tant que seul lieu possible de vie, au lieu de s'en donner à cœur joie comme à l'heure actuelle, pour ensuite déclarer qu'on a provoqué des « *déséquilibres naturels* ». Le cas de « la vache folle »¹⁰ n'est qu'un exemple entre mille.

Les humain-e-s les plus réactionnaires, de leur côté, divinisent et personnifient la nature au point de lui attribuer des intentions vengeresses, fonctionnant comme autant de notions de bien, de mal, et de péché. Ces personnes peuvent extrapoler jusqu'à voir le sida comme une punition naturelle, divine, en réponse à des actes « contre-nature », comme l'homosexualité, l'infidélité ou le fait de se droguer (et oubliant au passage tous les autres cas « injustes » - dans leur logique - de contamination, hétérosexuels, par transfusion, etc.). La nature sert toujours de justificatif à toutes sortes de dominations entre humain-e-s. Celles et ceux qui ne font pas partie du groupe des « civilisé-e-s » (toujours constitué par les dominant-e-s) sont rejeté-e-s dans la sphère du « naturel ». Ces dominé-e-s, qui le sont à la fois par les dominant-e-s et prétendument par la nature, à travers leurs « instincts » notamment, sont par exemple les humain-e-s non blanc-he-s, les enfants¹¹, les handicapé-e-s physiques ou mentaux/les, les prolétaires¹², les femmes (ah, ce fameux instinct maternel...), et bien entendu les animaux non humains. Même si les formes de dominations changent avec les époques, deviennent plus subtiles et plus floues, elles s'exercent toujours autant à travers le racisme, le sexisme, l'âgisme et le spécisme, chacun de ces processus de discrimination s'appuyant sur des justifications naturelles pour argumenter sa prétendue légitimité. L'humanité s'est constituée par exclusion des dominé-e-s, perçu-e-s comme inférieur-e-s et soumis-

9 – Ceci dit, je suis devenue végétarienne, puis végétalienne, bien avant de me poser la moindre question sur l'idée de nature. Il est donc possible, puisque je l'ai fait, de ne pas participer au massacre pour la viande, le lait et les oeufs tout en continuant à entretenir l'image d'une nature idéale. Mais au moins, dans ce cas, elle ne sert pas à cautionner le viandisme, qui, s'il existe entre certains animaux, n'est certainement pas vital aux humain-e-s ! La nuance est grande et mérite vraiment d'être soulignée. On n'a pas besoin de manger des produits animaux comme on respire ou comme on dort.

10 – Il s'agit toujours de « la vache folle », comme s'il n'y avait qu'une seule vache victime de la course à la rentabilité et au viandisme humain ! Alors qu'elles sont des millions...

11 – Sur la domination des adultes sur les enfants, on peut lire avec grand intérêt « L'état d'exception : la dérogation au droit commun comme fondement de la sphère privée » [1995] (Delphy, 2001, p.183).

12 – « On ne sait pas assez que l'exploitation de la classe ouvrière était, au XIX^{ème} siècle, justifiée par l'infériorité "naturelle" (on dirait aujourd'hui "génétique") de ses membres. » (Delphy, 1998. p.22).

e-s au déterminisme naturel. Les représentants et les références de l'humanité « civilisée » sont donc les hommes blancs, hétérosexuels, adultes et soi-disant libres de leurs actes. Les autres sont des « sous-hommes », c'est-à-dire reconnu-e-s comme des humain-e-s un peu moins humain-e-s...

Les meilleures possibilités pour survivre sont de faire partie de ce petit cercle humaniste très fermé, garanti civilisé, rationnel. Les autres, celles et ceux qui « s'agitent » dans l'espace naturel, sont perçues par les dominant-e-s comme étant sauvages, irrationnel-le-s, imprévisibles, et à dominer. Leur individualité est plus ou moins niée - totalement pour les animaux - et leurs agissements dits motivés par l'instinct de leur espèce ou groupe. Les femmes, les esclaves et les animaux sont perçu-e-s par les dominant-e-s comme des ressources naturelles à exploiter.

Ainsi, des colons blancs qui se clamèrent innocents, car profitant seulement de ce que la nature leur donnait, écrivirent: « *Pourquoi les humanistes de France ne veulent-ils pas admettre que la tête du Noir est faite pour porter des caisses et celle du Blanc pour penser?* »¹³

La prétendue infériorité biologique, naturelle, des Noir-e-s a permis leur esclavage et des millions de morts - jusqu'à 18 millions de mort-e-s entre l'Afrique et l'Europe (Godwin Tété, p.47). Elle se résume en quelques caractéristiques, explicitées comme suit: « *Mythologie: l'infériorité génétique du négro-africain. Cet homme a un cerveau mal, insuffisamment structuré. Il est sauvage, barbare, il est sale, il est laid; il est paresseux, voleur, violeur; il est anthropophage; il n'a que des émotions et des instincts bestiaux; ses sociétés sont ahistoriques: au mieux, c'est un sous-homme. Il est dès lors normal qu'il soit l'esclave des autres espèces de la race humaine.* »¹⁴ Quant aux Indien-ne-s des Amériques, également génocidé-e-s par millions, leur contact avec les colons fut du même registre: « *“Ce sont des animaux, non des hommes”, disait-on des Indiens. Au poste d'Abisinia, le patron ordonna un jour de rassembler les jeunes enfants, de les abattre et de les découper pour les jeter à ses chiens de garde qui, prétendait-il, étaient affamés.* » (Meunier, p.151)

Et la liste est encore longue des millions de personnes assassinées parce que n'étant pas reconnues comme des humain-e-s à part entière, selon les critères établis par les dominant-e-s. Pour l'Europe, le génocide de millions de Juif / ves, mais aussi de Rrom, d'homosexuels, de lesbiennes, de dissident-e-s politiques et autres « sous-humain-e-s » lors de la seconde guerre mondiale, ou les massacres des guerres en ex-Yougoslavie en sont de récentes illustrations...

Le même mode de pensée naturaliste a motivé Napoléon Bonaparte à préciser dans le Code civil de 1804 que: « *La femme est donnée à l'homme pour qu'elle lui fasse des enfants* ». ¹⁵ Les femmes sont - aujourd'hui encore - plus ou moins perçues comme étant plus proches de la nature que les hommes et, dans la logique naturaliste dominante, ceux-ci leur rendent finalement un bien grand service en les dominant: ils les civilisent. ¹⁶

On comprend mieux pourquoi naturel rime avec traditionnel (à l'exemple du parti « chasse, pêche, nature et tradition »). Cela permet encore et toujours de justifier

13 – Ernest Psichari, Carnets de route, 1907.

14 – Cité par Godwin Tété, p.20. L'auteur précise plus loin (p.44): « *Même des ecclésiastiques chrétiens (dominicains et jésuites surtout) se sont livrés à cœur joie à l'achat et à la réduction d'Africains noirs au sort de bêtes de somme.* »

15 – Mais aussi: ce n'est qu'en 1965, en France, que les femmes obtinrent le droit de se salarier sans l'accord du mari.

16 – « *“L'explication” naturaliste choisit d'ailleurs la biologie du moment: au siècle dernier c'étaient les (faibles) muscles des femmes, en 1950 l'influence (délétère) de leurs hormones sur leurs humeurs, aujourd'hui la (mauvaise) latéralisation de leur cerveau.* » (encore Delphy, 1998, p.22).

des actes d'appropriation, d'exploitation, tout en évitant de se poser des questions. Puisque «ça a toujours été comme ça», et que ça nous (les dominant-e-s) arrange bien, pourquoi ne pas continuer? Quel serait notre intérêt à penser autrement? Le gage d'ancienneté établit des conventions, devient un critère de qualité, comme si nos ancêtres détenaient la vérité (temps passés d'ailleurs bien idéalisés...). Du coup, c'est facile de prétendre que, parce qu'une chose s'est toujours faite, nous devons la continuer. Un peu de cohérence et de logique montre que c'est pourtant absolument intenable: puisque les humain-e-s auraient de tout temps chassé, pêché, mangé de la viande, il faudrait que nous continuions? De même, la corrida serait cautionnée par le seul poids de son ancienneté? Mais alors, qu'en est-il d'autres pratiques tout aussi ancestrales - et actuelles -, comme la guerre, le fait de réduire ses ennemis en esclavage, de violer des femmes? Pourquoi ne plus pratiquer l'infanticide - à l'exemple de nombreuses populations humaines qui s'en servaient comme moyen de contrôle démographique, ou encore comme les lions, qui laissent mourir de faim une bonne moitié de leur progéniture?

Nous n'avons aucune excuse sincère, même pas celle de la nature ou de la tradition, pour perpétuer des actes qui sont autant de sources de souffrance quand nous pouvons les éviter. Ça (me) semble tellement évident de l'écrire, mais la réalité en est si éloignée!



François Mauriac: «Il est entendu une fois pour toutes que les hommes ont le droit de chasse. Au gibier féminin de se garder.»

Staline: «La femme doit être humble comme un agneau, diligente comme une abeille, belle comme un oiseau de paradis et fidèle comme une tourterelle.»

Sade: «Il n'y a pas d'attention à porter aux propriétaires de cons [...]. Avez-vous pitié du poulet que vous mangez? Non. Vous n'y pensez même pas. Faites-en autant pour la femme.»

Ces messieurs sont cités par Michèle Dayras (dir.), *Femmes et violences dans le monde*, Paris, L'Harmattan, 1995.

un humanisme si étroit

Notre perception du monde est si égoïste que nous n'avons pas encore réussi à imaginer que les particularités de l'espèce humaine pouvaient servir à au moins ne pas augmenter les souffrances des autres animaux sensibles. Nous nous sommes assis-e-s sur nos capacités intellectuelles et psychologiques comme sur un trône tyrannique, pour mieux dominer et écraser le monde.

Si, de plus en plus, notre société valorise à l'extrême le discours humaniste et tend heureusement à développer nos capacités de compassion et de sensibilité, elle limite hélas pour l'instant ces avancées pour un monde meilleur à la sphère humaine¹⁷. Les quelques voix qui tentent de se faire entendre pour que tou-te-s les individu-e-s sensibles, même les non-humains, cessent de souffrir de la cruauté humaine, se heurtent très souvent à la plus grande indifférence, quand ce n'est pas à la raillerie. La meilleure chance de se faire entendre est de lutter contre des pratiques qui remportent une adhésion semblerait-il minoritaire, comme la corrida, la fourrure, la chasse ou la vivisection pour les cosmétiques. Arrêtons-nous un instant sur la Déclaration universelle des droits de l'animal (1978) qui, outre la vague condamnation des « mauvais traitements » et « actes cruels » (article 3.1), est surtout questionnable par la présence de l'article 9: « *Quand l'animal est élevé pour l'alimentation, il doit être nourri, logé, transporté et mis à mort sans qu'il en résulte pour lui ni anxiété ni douleur* », alors que l'article 11 indique que « *tout acte impliquant la mise à mort d'un animal sans nécessité est un biocide* ». J'attends qu'on me prouve qu'aujourd'hui tuer des animaux pour les manger est une nécessité... Cette Déclaration de bonne conscience exprime surtout que les droits des animaux sont compatibles avec leur parution au menu du jour, si leur meurtre, pardon leur « mise à mort », s'effectue en les « respectant ».¹⁸

Le discours humaniste multiplie ses appels à prendre en compte l'ensemble des humain-e-s, mais dès qu'il s'agit d'animaux non humains, la sensibilité jusqu'alors valorisée se transforme en absurde sensiblerie... Tout fonctionne comme si le processus d'identification s'arrêtait aux plus malheureux et aux plus silencieux, les animaux non humains. Le discours viriliste, avec tout ce qu'il inclut comme valorisation de la guerre et de l'insensibilité, est le plus souvent remis en question par les humanistes, mais garde toute sa force envers les non-humains. Les railleries et la mauvaise foi démarrent au quart de tour. Combien de fois ai-je entendu des arguments aussi irréfutables que « *c'est comme ça* », « *ça l'a toujours été* », « *c'est pas pareil* » et « *c'est de la sensiblerie* » alors que je remettais en cause des pratiques cruelles envers les animaux.

Une guerre totale est déclarée de longue date aux animaux non humains, et une si grande partie des militant-e-s des droits de la personne humaine stigmatise et ridiculise celles et ceux qui sont sensibles à la souffrance animale. Je reste perplexe de constater à quel point les militant-e-s humanistes sont, le plus souvent, incapables d'étendre leur compassion au-delà de la sphère humaine... Comme si le

17 – On peut ainsi lire dans la *Revue du MAUSS* (op. cit.), que « *la lutte contre toutes les formes de naturalisation de la domination (contre l'idée par exemple, de la supériorité naturelle des hommes sur les femmes ou des Occidentaux sur les autres peuples du monde) passe par le recours au discours déconstructionniste-constructiviste.* » Et la lutte, comme l'élan de la phrase, s'arrête ici encore aux frontières de l'humanisme.

18 – D'autres dispositions légales s'attachent soi-disant à améliorer le statut des animaux. La loi du 10 juillet 1976 leur reconnaît la qualité « d'être sensible » et le récent traité d'Amsterdam demande que soit pris en compte « *le respect des animaux en tant que créatures douées de sensibilité* ». Sans nous attarder sur le sens mystique du mot « créature », on peut continuer à s'interroger sur la portée de ce « respect » qui n'est pas incompatible avec le fait de les accommoder à la sauce au poivre. À propos d'« incohérences », on pourra se reporter à l'exemple ultra spéciste de la Déclaration sur l'éthique alimentaire (1981), qui stipule notamment que « *tout animal a le droit qu'on respecte sa dépouille* » (article 4). Hahaha.

champ des émotions devait s'arrêter à la notion d'espèce, au lieu de prendre en compte la sensibilité des individu-e-s. Comme si toute compassion envers les animaux portait insoutenablement atteinte à notre dignité humaine. Ou alors, c'est le courage qui manque et la lâcheté qui s'impose face à l'étendue des remises en questions. Qui aura la force de reconnaître que son comportement alimentaire carné, et celui de ses proches, est meurtrier? Bien rares sont celles et ceux qui reconnaissent que derrière la viande c'est la souffrance et la mort qui se cachent. J'ai certainement tort, mais j'ai de plus en plus de mal à en discuter avec les viandistes - surtout depuis que je me suis aperçue qu'ils et elles savent, mais rejettent cette réalité. C'est ici que la mauvaise foi et la moquerie sont d'un grand secours à l'humanité, qui se masque ainsi ses crimes. Garder la foi en l'humanité qui nage - ou coule, je ne sais pas très bien - dans un océan de sang demande quand même un bel aveuglement et un sacré entraînement. Le philosophe Alain a d'ailleurs écrit: «*Il n'est point permis de supposer l'esprit dans les bêtes, car cette pensée n'a point d'issue. Tout l'ordre serait aussitôt menacé si l'on laissait croire que le petit veau aime sa mère, ou qu'il craint la mort, ou seulement qu'il voit l'homme.*»¹⁹

Rappelons-nous ici que la communauté scientifique, qui accrédite aujourd'hui l'humanisme, a aussi en son heure servi les idéologies racistes et sexistes. Alain dénonce encore: «*L'œil animal n'est pas un œil. L'œil esclave non plus n'est pas un œil, et le tyran n'aime pas le voir.*» Aujourd'hui, les scientifiques classent les humain-e-s comme étant des animaux, et le débat ne porte même plus sur le fait de savoir si oui ou non les animaux sont capables de ressentir la douleur et le plaisir. Certain-e-s souhaitent d'ailleurs élargir les frontières des bienfaits de l'humanisme au-delà de la sphère privée de l'espèce humaine, et donner des droits aux grands singes - ce qui est décrié comme une hérésie par d'autres. Mais la prise en compte des intérêts des animaux, grands singes ou autres, est encore loin, très loin, d'être entrée dans nos mœurs, même s'il est désormais attesté que les sociétés de singes développent des cultures et que chaque singe possède une individualité propre.

Mais je me demande encore... que nous soyons partie intégrante et inséparable de l'ensemble des animaux ou que nous venions de la planète Mars, qu'est-ce qui justifie la cruauté sans bornes de nos comportements? Pourquoi nous permettons-nous, en toute impunité et même avec force, de massacrer à tour de bras les animaux, ces «*êtres sensibles, affectueux et craintifs, et qui ne demandent qu'à vivre?*»²⁰

Nous nous octroyons une grande case spéciale, qui devrait être étiquetée: «*espèce dominante et d'une mauvaise foi à toute épreuve*». Nous avons toujours considéré comme une évidence que la terre (voire l'univers) était un présent de dieu à sa plus parfaite créature (nous), et que nous pouvions donc en disposer à notre guise. Après tout, ce n'est quand même pas pour rien que nous sommes les plus forts! La preuve étant que nous avons le pouvoir de vie et de mort au moins sur les autres animaux. Chargé de signification et hautement symbolique, le concept de nature n'existe pas sans l'idée de dominer et le fantasme d'observer les horreurs auxquelles on échappe à peu près, et depuis peu d'ailleurs, comme la prédation.

19 – Alain, Les Dieux, livre II, chap. IV, cité par Armengaud.

20 – Armand Farrachi, «*Silence, on souffre! Pitié pour la condition animale*», *Le Monde diplomatique*, août 2001, p. 21.

À souligner qu'un tel article a été publié dans un journal reconnu et très humaniste... oserait-on espérer les prémices d'une remise en question?

Si la trajectoire de l'évolution avait été celle d'une montée continue vers la complexité, notre penchant à tout expliquer par la notion de progrès et à vouloir mettre l'homme (sic) au sommet de l'évolution se trouverait justifié. Mais, en réalité, la trajectoire en question (celle de l'évolution) est chaotique et imprévisible [...]. Si nous pouvions redérouler le film de l'évolution depuis cette époque, les mêmes tendances évolutives se répéteraient-elles?

Une espèce dotée d'intelligence et de conscience comme la nôtre réapparaîtrait-elle?

Je soutiens que notre embranchement, celui des vertébrés, a survécu par hasard à la décimation qui a suivi l'explosion cambrienne; l'apparition de l'homme (sic bis) a donc été contingente, dépendant d'événements aléatoires comme la décimation post-cambrienne, mais aussi de beaucoup d'autres dans l'histoire évolutive.

Donc, je suis sûr que l'homme (sic ...) ne réapparaîtrait pas [...].

Si tout le monde partageait cette vision de la contingence, je crois que cela entraînerait une attitude différente envers les autres animaux.

Vous ne vous verriez plus comme l'être qui couronne, qui domine ou qui règne de droit sur le monde animal, pour reprendre les métaphores bibliques auxquelles plus personne ne croit littéralement, mais qui imprègnent encore largement la pensée de la plupart des gens.

Stephen Jay Gould (historien des sciences) interrogé par Marcel Blanc, «Un accident dans l'histoire des espèces», *Le Monde des débats*, n° 26, juin 2001

la prédation

*Les corneilles ont crevé les yeux du lièvre encore vivant :
celui-ci a frotté ses pattes sur sa face avant de mourir.*

Preben Bang & Preben Dahlström, *Guide des traces d'animaux*, 1974

Nous disons que « *la nature fait bien les choses* », et « *l'équilibre naturel* » suscite sans cesse notre respect. Nous admirons le fait que tout cela tourne et fonctionne, et peu importe que des millions d'animaux paient cela de leur vie, car c'est ainsi, c'est naturel, donc c'est bien.

Nous trouvons bien que la population des lapins et autres rongeurs soit régulée par celle des renards, et que ceux-ci soient moins nombreux que les lapins, ce qui évite qu'ils les exterminent tous d'un coup. De cette hécatombe généralisée, nous retenons seulement qu'elle limite l'expansion d'une espèce. Il en va de même pour les petits animaux qui composent en général l'alimentation des prédateurs de toutes sortes; on trouve ça pratique, cela évite l'envahissement, le « déséquilibre » même si parfois le spectacle n'est pas bien joli à regarder. Pour la bonne santé de l'espèce, nous trouvons heureux aussi que les animaux non humains un peu faibles, malades, vieux ou blessés se fassent systématiquement croquer par d'autres plus forts.

Bref, nous admirons et approuvons la prédation, et c'est bien de cela dont il s'agit lorsque nous parlons d'« harmonie ». Pour parler de prédation, on peut aussi utiliser les termes de « chaîne alimentaire » ou de « symbiose ». Ce sont des espèces animales qui en mangent d'autres, ce qui limite leur expansion et évite les dégénérescences. Ce que nous ne voulons pas voir, c'est que ce sont avant tout des individus animaux qui se font manger. Bien entendu, nous le savons, mais nous écartons cette pensée sans nous y attarder puisque c'est pour le bien de l'espèce. Nous prétendons que les prédateurs tuent rapidement leurs proies, qu'ils les saignent ou les étouffent en deux temps trois mouvements. Nous ne nous attardons guère sur les morts ratées de tous les animaux déchiquetés, rongés, picorés vivants; pourtant ils sont légion. Nous ne voulons pas voir non plus la terreur des animaux pourchassés dans leur fuite éperdue, épuisés, rattrapés; tandis que nous admirons sans relâche la technique, la rapidité, l'élasticité, l'ingéniosité des prédateurs, et parfois des prédatés aussi d'ailleurs.

Les individus animaux ne comptent pas, seul le groupe a de l'importance. Nous croyons que la nature n'est pas composée d'individus, mais d'espèces - animales et végétales - et c'est le rapport de force qui existe entre elles que nous admirons. C'est toujours et encore le virilisme qui nous attire et que les reportages animaliers commentent avec force émotion - comme dans un combat guerrier. Le déroulement de l'action nous passionne, même si parfois nous préférons regarder un peu ailleurs. Nous assistons au spectacle de la vie et de la mort, ce sont les jeux du cirque, l'excuse à notre propre cruauté puisque c'est « *la nature qui le veut* ».

Il peut être intéressant d'essayer de comprendre pourquoi nous ne prenons pas en compte la prédation pour ce qu'elle est, c'est-à-dire un massacre généralisé qui concerne l'ensemble des animaux, humains ou non d'ailleurs, sur toute la surface du globe. Lorsque le thème de la prédation est abordé (ce qui arrive très vite dans les discussions sur le végétarisme) une des premières remarques des viandistes est l'impossibilité de faire quelque chose. Je leur demanderai la prochaine fois si c'est parce qu'elles/ ils ne peuvent rien faire pour les animaux prédatés, qu'elles/ ils compatissent avec les prédateurs en mangeant de la viande? Et c'est vrai qu'il n'y

a pas grand chose à faire, en tout cas pas de façon globale. Il serait tout aussi cruel - et de plus impossible - de décider d'éliminer les prédateurs, qui ne sont pas non plus des monstres acharnés à détruire d'innocentes victimes. Du coup, pas de solution? Peut-être n'existe-il pas de solution globale, mais quelques réponses au cas par cas, et au moins la possibilité de ne pas en rajouter. Quels impératifs avons-nous, par exemple, de procéder à la réintroduction de prédateurs dans des régions où ils ont disparu? Lynx, loups, ours, lions, tigres et autres carnassiers font régulièrement l'objet de campagnes de réintroduction, au grand dam de leurs victimes, lapins, lièvres, chevreuils et autres gazelles, mais au grand et petits plaisirs des conservateurs «*amoureux de la nature*» et autres touristes. Ces campagnes, souvent fortement médiatisées, ne prennent jamais en compte les animaux prédatés. J'entends déjà une remarque, que ces prédateurs jouent le rôle nécessaire de régulateurs naturels. D'ailleurs, dans certains endroits où ils manquent, ce sont les humains qui *doivent* s'acquitter de cette tâche, par exemple en descendant les chamois au fusil ou en gazant les renards (prédateurs prédatés par les humains car leurs prédateurs naturels auraient disparu). Mais pourquoi ne pas chercher plutôt à réguler ces populations animales, au cas où ce besoin serait réel et non estimé, en fonction de notre point de vue, par d'autres moyens, comme la contraception?²¹

Parce que ce n'est pas naturel, peut-être, et que nous estimons qu'il est plus sage et moins compliqué de ne pas interférer dans les affaires personnelles de la nature : ce qui s'est toujours réglé par le sang doit continuer ainsi, point. Encore du conservatisme pur et dur. Dommage, pour une fois qu'on pourrait peut-être faire quelque chose pour diminuer la souffrance des animaux «*sauvages*»...

Nous préférons collaborer à fond au jeu de la nature, en prenant bien entendu le parti du plus fort, de celui qui domine, de celui auquel nous nous identifions le plus. C'est sûr, nous aurions l'air malin, en tant que dominant-e-s, à nous identifier aux biches et gazelles apeurées, aux souris ou aux lapins craintifs ! Mieux vaut nous approprier l'allure des prédateurs, contemplant leur territoire d'un air de vainqueur, sûrs d'eux, que celle des proies, qui vivent avec la crainte d'être débusquées²². Nous nous voulons de la même race dominante que celle des lions, et même si on ne mène pas tout à fait notre vie à l'image de la leur, c'est quand même un point d'appui bien pratique pour justifier de la prédation, et du fait de manger de la viande - acte le plus symbolique de la prédation et le plus viril de notre alimentation, exprimé à travers le fameux slogan publicitaire : «*Quel punch, le bœuf!*» (pourtant strictement herbivore, à l'instar de milliers d'espèces animales non carnivores...). Une étude menée sur 150 familles (Fiddes, p.158) a d'ailleurs démontré que les hommes mangent généralement plus de viande que les femmes et les enfants, à l'exception des «*bas morceaux*» de viande comme les saucisses et du poisson. Les «*vrais hommes*» renforcent leur mâlitude à coup de «*vraies viandes*»²³, celles qui «*donnent de la force*», rôties, saignantes, tandis que

21 – À propos de la chasse, souvent justifiée comme moyen de limiter les populations animales, je suggère un autre moyen efficace et pacifique de les réguler : arrêter les lâchers d'animaux pour la chasse ! Pour indication, l'élevage représente en France une production de 14 millions de faisans, 5 millions de perdrix grises et rouges, 1 million de canards colverts, 120 000 lièvres de France, 100 000 lapins de garenne, 10 000 cerfs, 7 000 daims. Source : rapport du député Patriat, novembre 1999 (cité par le Regroupement des opposants à la chasse – www.roc.fr).

22 – Le sentiment d'être traqué-e-s et la peur d'être découvert-e-s sont d'ailleurs aussi le lot quotidien de milliers d'humain-e-s à travers le monde ; pas si loin de nous, des sans-papiers essayant de vivre dans nos pays-forteresse... On comprendra mieux de quoi il s'agit en lisant Tchatché. Une histoire de sans-papiers (cf. p. 79).

23 – La croyance en une viande qui transmet les qualités de l'individu (ou de l'espèce) consommé rappelle des rites de cannibalisme, où l'objectif était bien souvent d'acquérir la force, l'endurance et le courage de l'adversaire combattu : c'étaient presque toujours des guerriers vaincus qui étaient mangés. rites de cannibalisme, où l'objectif était bien souvent d'acquérir la force, l'endurance et le courage de l'adversaire combattu : c'étaient presque toujours des guerriers vaincus qui étaient mangés.

femmes et enfants, « *passif/ve-s et soumis-e-s* », préfèrent la viande bouillie ou largement transformée dans son aspect.

On aurait pu prendre modèle sur nos proches cousins gorilles végétariens, mais non ! Les humain-e-s détiennent le pouvoir, la force et le couteau, à l'image du canidé et du félin qui possèdent des muscles d'acier et un regard de fauve indomptable.

Pour cesser d'être fasciné-e-s par les formes de souffrance naturelle sous couvert d'actes naturels, nous devons d'abord rompre avec une certaine idéologie dominante. Nous nous autoriserions plus facilement à prendre en compte la souffrance d'autrui et à agir, et serions fièr-e-s de verser dans lasensiblerie.

Je ne crois pas que s'interroger sur la prédation soit inutile ou secondaire, ça me semble au contraire très révélateur de notre rapport au monde. Bien sûr, l'élimination de la prédation n'est pas au programme, mais s'y arrêter et surtout arrêter de s'en servir pour cautionner le viandisme ne concurrence en rien d'autres formes d'actions plus réalisables.

Ainsi, refuser de manger de la viande²⁴, de consommer des produits provoquant de la souffrance, comme ceux qui sont testés sur les animaux, est le moins que nous puissions faire pour ne pas faire souffrir d'autres animaux. Et j'en ai assez des questions « *issues de secours* » pour éviter encore une fois d'agir, du genre : « *oui, mais si tu étais dans un avion écrasé en montagne avec seulement de la viande à manger* », « *et si tu étais Inuit?* » ou encore « *si tu élevais ta propre vache, tu pourrais boire son lait* ». Et bien, si cela arrivait (si demain je devenais Inuit ou amenais une vache dans mon appartement!), j'aviserais, n'empêche qu'en attendant je vis dans une grande ville européenne, que le lait provient de l'exploitation à mort des vaches, et que je peux facilement choisir de ne pas participer à la souffrance animale. Je sais qu'en choisissant d'être végétarienne, en n'achetant pas de produits testés, je conteste un système d'exploitation et de torture. J'agis concrètement, à mon échelle, à mon époque et là où je vis. J'influe forcément sur un système de production, d'exploitation, et je montre que c'est possible.²⁵

Lorsque je parle de mon végétarisme²⁶, on me demande régulièrement si je prends des compléments alimentaires, sous-entendu : « *est-ce que ton alimentation non naturelle est équilibrée?* ». Mais que cela soit le cas ou non, je trouve sincèrement que le fait de prendre des apports dits « artificiels » s'avère positif dès que cela permet de diminuer la souffrance des animaux. Dix mille fois oui, je préférerais

24 – Dont le poisson, qui est aussi de la chair animale. Les poissons aussi sont sensibles, même s'ils sont muets (quoique... les individu-e-s de 500 espèces de poissons sont capables d'émettre des sons)... comme finalement un certain nombre d'humain-e-s, que nous ne considérons guère, heureusement, comme des hors-d'œuvres...

25 – En une vie, une personne non végétarienne consomme en moyenne 861 poissons, 550 volailles, 36 moutons, 36 porcs, 8 bœufs. Un-e Français-e consomme donc environ une vingtaine d'animaux par an, sans compter les poissons, ni la moyenne de 4 animaux tués dans les laboratoires médicaux. Une personne végétarienne, c'est donc autant d'animaux non humains de moins élevés et abattus. Source : Les Cahiers antispécistes, n°9, 1992. La consommation française de viande a provoqué la mort, en 1997, de 1 milliard 8,2 millions de poulets, poules et coqs, de millions de poussins mâles éliminés à la naissance, 117,4 millions de dindes, 64,1 millions de canards, 49,3 millions de pintades, 669 000 oies, 6,5 millions de pigeons, 75,4 millions de cailles, 8,6 millions de faisans, 59,9 millions de lapins, 24,7 millions de porcs, 4,1 millions de bovins, 1,96 millions de veaux, 5,6 millions d'agneaux, 742 000 chevreaux, 749 000 ovins de réformes, 98 000 caprins de réforme, 37 000 équidés, 40,4 millions d'escargots (d'élevages), des centaines de millions de poissons, et beaucoup d'autres... Chiffres du ministère de l'agriculture et de la pêche, et de l'OFIVAL. À ces chiffres datant d'avant la « crise de la vache folle » et de l'épidémie de « fièvre aphteuse », nous pouvons ajouter, toujours pour la France, au moins les 450 000 vaches éliminées uniquement entre janvier et juin 2001, et les 53 000 porcs et moutons abattus, dans le seul objectif de tenter de limiter l'expansion de ces maladies... et de stabiliser le marché de la viande. (Courrier international, n° 544, avril 2001, p.41).

26 – Ah, au fait, devenir végétarien-ne et/ou végétalien-ne ne prend pratiquement guère plus de quelques heures, juste le temps de trouver les quelques informations d'ordre diététique nécessaires et de changer le menu suivant.

devoir prendre des comprimés de vitamines et de minéraux, si cela était nécessaire pour que je puisse ne pas manger de viande. Car manger de la viande est carrément mauvais pour la santé des animaux: le souci d'une alimentation « naturelle » ne concerne finalement que le bien-être des animaux humains, vu le sort que cela réserve aux non-humains...²⁷

Pour en revenir à la prédation, quand bien même nous n'aurions aucune solution pour résoudre ce problème, ce n'est pas une raison valable pour ne pas y réfléchir et nous y opposer - une fois qu'on aura cessé de s'y référer positivement. D'autres situations similaires ne nous laissent pas indifférent-e-s: nous ne sommes pas pour le sida, ni les cancers, ni les inondations ou les sécheresses. Nous ne sommes pas non plus d'accord pour nous faire avaler par les grands requins blancs. Nous n'avons pas d'alternative toute faite et immédiate à opposer au capitalisme et à la mondialisation, mais nous les contestons et y réfléchissons quand même...

Les humain-e-s sont tout à fait capables de chercher à résoudre les problèmes les plus insolubles, mais seulement à condition de se sentir directement concerné-e-s. La vraie difficulté que nous rencontrons pour réfléchir à la prédation est qu'elle ne nous touche pas, même si quelques humain-e-s se font parfois croquer par un requin ou un tigre, qu'on s'empressera d'abattre d'ailleurs. De plus, la prédation est un alibi parfait pour continuer à manger de la viande, et nous ne nous embarrassons d'aucun scrupule à utiliser un fait « naturel » qui nous échappe pour justifier nos habitudes culturelles carnassières. Ce n'est donc pas seulement qu'on ne s'y oppose pas: c'est aussi qu'on a intérêt à l'approuver, même si on n'apprécie pas forcément de voir les oiseaux de mer gober les bébés tortues qui courent sur la plage de sable fin. Car, ne l'oublions pas, « *la nature est cruelle* »...



Got & Petillon, *Le baron noir*, 1981 - © 2000, éditions Glénat

27 – Il est d'ailleurs médicalement établi que les végétarien-ne-s et végétalien-ne-s sont moins exposé-e-s aux maladies cardio-vasculaires, cancers, etc., et que leur alimentation est souvent mieux équilibrée (notamment plus riche en fibres et plus pauvre en graisses et en sucres). D'ailleurs, les publicités pour les compléments alimentaires ne ciblent pas du tout les végétarien-ne-s et végétalien-ne-s.

préserver l'environnement ?

La façon dont je perçois mon environnement est, encore une fois, totalement tributaire de ma socialisation. L'environnement, c'est les villes, les forêts, les déserts, la montagne, les océans, l'air qu'on respire et l'eau qu'on boit, les terres arables et le climat ; mais il est fortement soumis à notre subjectivité. Par exemple, les mêmes paysages peuvent susciter l'émerveillement ou la crainte des populations, selon le cours de l'Histoire ou la société. Les prairies verdoyantes et ondulant à perte de vue des Grandes plaines aux États-Unis, qui étaient aimées des Indien-ne-s indigènes, suscitèrent l'angoisse des colons qui n'y voyaient que désolation. Les Gorges de l'Ardèche, aujourd'hui site apprécié de loisirs, étaient jusqu'au début des années 1920 considérées comme des lieux hostiles et dangereux.

Si nous essayons de dissocier l'environnement du subjectivisme (laissons cela à la nature), alors nous y entendrons uniquement le contexte de vie, l'espace dans lequel les êtres sensibles évoluent ; cela afin de pouvoir mieux les prendre en compte.

préservation et destruction

Nous savons, pour le constater, que la destruction de l'environnement, sa modification, sont très souvent lourdes de conséquences pour tous les individus qui évoluent sur terre et dans les mers. Assécher un lac, polluer une rivière, couvrir des plages de mazout, raser des forêts, stériliser des terres, épuiser des nappes phréatiques, élever des plates-formes pétrolières, construire des autoroutes, des centrales nucléaires, en jeter les déchets dans la mer, bref, prendre la terre pour une poubelle ne fait qu'augmenter les souffrances des êtres sensibles.

Mais vouloir à tout prix conserver l'environnement « sauvage » (ou les espaces dits naturels, par opposition aux zones habitées), parce que nous y projetons une image de parfaite harmonie, n'est pas non plus la solution. L'environnement constitue un certain lieu de vie, et non le meilleur. La nuance mérite toute notre attention, et les questions à se poser pourraient alors être : comment y vit-on, et comment y vivre mieux ? Vu le point actuel de destruction de l'environnement (ou plutôt, des environnements), il est heureux que de plus en plus de voix s'élèvent contre les exploitations effrénées, les pollutions, les massacres, pour la préservation des espaces « naturels ». Des voix, souvent les mêmes d'ailleurs, réclament aussi la protection de certaines espèces animales et végétales. L'écologie est indispensable, car l'environnement est toujours notre seul et unique lieu de vie. Mais il est regrettable qu'elle se restreigne généralement à ces termes et s'accompagne d'une sacralisation de la nature, qui nous empêche de repenser le monde, et donc notre rapport au monde, et aux animaux.²⁸

Nous avons précédemment évoqué le thème de la prédation et de la réintroduction des grands prédateurs. Un autre sujet pas très éloigné est la protection des espèces « en voie de disparition ». S'il est heureux que des efforts soient faits pour arrêter les massacres d'animaux, massacres qui ont amené des espèces entières au bord de l'extinction, il est regrettable que seules celles-ci retiennent l'attention, et que ce soit l'espèce et non les individus de cette espèce qui nous soient chers.

28 – Mais je suis aussi d'accord sur l'urgence de l'écologie, car comme le note Laporte : « Si nous avons tout notre temps pour repenser le monde, le débat serait posé en des termes différents, mais ce n'est pas le cas. Avant de le repenser, il faudrait peut-être tout simplement cesser de le détruire, faute de quoi il n'y aura bientôt plus rien à repenser. » « Si la prédation animale n'était pas inéluctable... », Cahiers antispécistes, n°19, octobre 2000.

Par exemple, si un ours des Pyrénées est abattu par un chasseur, nombre d'associations de protection de la nature et de personnes vont se mobiliser pour dénoncer ce qui n'est pas loin d'être considéré, avec raison d'ailleurs, comme un meurtre. Des tracts sont diffusés, des pétitions circulent, les médias reprennent l'information, l'opinion publique s'indigne, d'autant plus qu'elle est dans son ensemble favorable à la présence de ces ours. Car les ours ont un double avantage : ils font partie d'une espèce en voie de disparition, et ils détiennent un bon potentiel de sympathie, tout comme les pandas géants, les cigognes, certains lémuriers ou singes²⁹. D'autres sont moins sympathiques mais forcent l'admiration, comme les baleines, les tigres, ou les tortues géantes des îles Galapagos ; des espèces enfin sont protégées car elles seraient indispensables à un « écosystème », comme c'est le cas de certains crapauds.

Ces mesures de protection sont effectuées au nom de l'espèce et non pour les individus qui la composent. Si leur intérêt propre passait avant celui de leur espèce, nous ne connaîtrions jamais les situations complètement absurdes où nous « devons » abattre les animaux d'espèces tellement bien « protégées » qu'ils se mettent à « proliférer » dans les limites des espaces que nous leurs réservons, comme c'est parfois le cas des chamois, des loups ou des éléphants. Imaginons que d'un seul coup les pandas géants ou les cigognes se multiplient par milliers, nous n'aurions plus beaucoup de scrupules à les descendre au fusil ou à les empoisonner, et leur mort serait aussi insignifiante que celle des animaux d'espèces actuellement non menacées de disparition, comme celles des pigeons, des canards, des kangourous ou des thons.

Non seulement nous ne faisons vraiment pas grand cas des représentant-e-s de ces espèces-là, et c'est un euphémisme, mais il suffit que nous ôtions aux animaux leur étiquette de « sauvage » pour ne pas hésiter à en disposer totalement à notre guise. À l'heure actuelle, une petite possibilité de survivre face à l'acharnement destructeur de la plupart des humain-e-s envers les autres animaux, est donc d'avoir la chance de faire partie d'une « espèce (sympathique de préférence) en voie de disparition », ou d'être « de compagnie ».

Le cas des espèces domestiques en voie de disparition est également intéressant. Leur non-continuité est basée sur des critères largement économiques. Ainsi, à la suite de croisements génétiques effectués au fil des générations, de très grandes variétés d'espèces domestiques furent obtenues, et nombre de celles-ci sombrent actuellement dans l'oubli pour cause de non-rentabilité ou parce qu'elles ne correspondent plus à nos besoins, comme c'est le cas de nombreux chevaux de trait, d'ânes ou de poules. Eh bien, ces espèces-là mobilisent également de l'énergie pour être sauvées de la disparition. Comme il ne s'agit plus cette fois d'espèces naturelles, mais artificielles, les motifs invoqués seront ceux de la sauvegarde des traditions et de la variété des espèces, sur des critères esthétiques ou gustatifs. Des gens s'organisent pour que continuent de se perpétuer des espèces domestiques, le plus souvent dans le seul objectif d'en exploiter et d'en manger les individus, lorsque les quotas le permettent bien entendu.³⁰

Tout ceci me rappelle encore le discours naturaliste des chasseurs³¹ et des

29 – Ce qui ne les empêche pas d'être victimes de trafics, d'être torturés en laboratoire, etc. Un autre exemple intéressant est celui des kangourous, qui attirent fortement la sympathie du public, et qui sont néanmoins abattus de façon très organisée (au fusil et au fusil-mitrailleur) parce que, nombreux, ils « concurrencent » les moutons d'élevage sur les pâturages australiens.

30 – Quelques personnes ont cependant à cœur de préserver quelques animaux de ces espèces « rustiques », pour leur plaisir esthétique, par nostalgie, et les laissent couler des jours paisibles jusqu'à leur mort... naturelle ! Des vaches laineuses aux cornes spiralées ou des moutons aux yeux verts et à la laine rousse quittent ici la sphère de la domestication et entrent dans celle – relativement – protégée des animaux « de compagnie ».

31 – Notons que ce n'est pas nécessaire de féminiser ce terme.

pêcheurs, qui prétendent fièrement, publiquement et avec force, participer à l'équilibre de la nature, notamment par la protection de sites et par la réintroduction d'animaux. Merci aux braves chasseurs et aux dévoués pêcheurs, qui luttent pour le bon épanouissement des chevreuils, des sangliers et des truites, même si c'est pour mieux les massacrer par la suite - et notamment fusiller des animaux d'élevage relâchés après avoir été quasiment «domestiqués».

Quoi qu'il en soit, la destruction de l'environnement «sauvage», qui est en très bonne voie, augmente la souffrance des animaux, quelle que soit leur espèce. L'écologisme, même spéciste, même naturaliste, me semble donc avoir une place dans la lutte pour un monde meilleur.

magie du label naturel

Ma réflexion sur le naturalisme a concrètement pris corps lors d'une visite au salon lyonnais «des alternatives», *Primevère*. Je me suis réellement demandé où était l'alternative, dans cette immense foire commerciale où chacun-e semble avant tout profondément préoccupé-e par son bien-être individuel. J'y ai surtout compris que l'élevage biologique existe uniquement pour la santé des consommateurs/trices, et que le label bio est tout à fait compatible avec l'exploitation et le meurtre des animaux, «domestiques» ou «sauvages». J'ai réalisé que la recherche du produit naturel ne signifiait pas celle d'un monde meilleur. La référence à la nature est actuellement tellement utilisée comme un critère positif de qualité qu'elle est le symptôme évident de notre société industrielle de consommation à la recherche de présumées «valeurs vraies», «authentiques».

Le label naturel regroupe tout ce qui comprend ou fait référence à la nature, à ce qui échapperait à la culture humaine, et à ce qui est fabriqué en suivant certaines traditions: de l'huile d'olive, du jus de fruit, un pull en laine, un sac en cuir, une boîte en bois, mais aussi des cosmétiques, testés sur des centaines de lapins ou comprenant de la poudre d'os de requin, des engrais à base de sang séché...

Tout et n'importe quoi peut être valorisé par la magie du mot «naturel». Cette valeur ajoutée sur les matériaux en occulte l'origine. Par exemple, les produits animaux que sont le cuir, la laine, les plumes, ne sont pas associés à l'exploitation et à la souffrance animale. J'entends souvent dire que, de toutes façons, puisqu'ils sont morts, autant utiliser leur peau - logique, puisque nous considérons les animaux non humains comme des objets.³² Le label naturel empêche le plus souvent tout questionnement, pour les animaux ou pour l'environnement, sur l'origine de ces produits.³³

32 – Ce n'est pas tant l'utilisation de cadavres que je conteste, que la façon dont ils sont «produits». L'industrie du cuir est intimement liée à celle de la viande, et n'a rien à voir avec l'utilisation de la peau d'un animal par exemple mort de vieillesse après une vie heureuse, utilisation contre laquelle je n'aurais rien à redire.

33 – Il est étonnant de constater que le cuir (et la viande et le lait) provenant de vaches domestiquées, génétiquement modifiées, vivant en élevage intensif, n'ayant jamais brouté le moindre brin d'herbe mais nourries de farines animales, soit toujours valorisé parce que considéré comme naturel. Idem pour le bois, alors qu'il peut provenir d'exploitations forestières destructrices de l'environnement. Un autre exemple intéressant est celui des produits laitiers: les campagnes publicitaires qui en vantent les vertus naturelles omettent soigneusement d'indiquer que, en plus des conditions de vie lamentables dans les élevages intensifs, les vaches sont inséminées artificiellement chaque année pour maintenir une production maximale, que leur petit leur est systématiquement retiré dès la naissance, toujours pour des questions de rentabilité, et que toute vache dont la production diminue de 10% est immédiatement tuée.

Cette remarque est également valable pour le lait, les œufs et la viande. Certaines personnes, prenant conscience des conditions de vie atroces des animaux en élevage intensif, choisissent toutefois de manger de la viande provenant d'élevages bio. Les conditions de vie des animaux sont indéniablement bien meilleures dans ces élevages, où ils peuvent jouir de la lumière du soleil (naturelle!), d'un minimum d'espace vital, d'une nourriture plus saine... Hélas, aucun de ces animaux n'échappe non plus aux critères de rentabilité ni à l'abattoir. S'ils sont élevés « naturellement » - j'entends dire parfois « *en famille* », et même « *comme à l'état sauvage* » (pour des vaches???) - c'est dans le souci de notre santé! Bio ou pas, le commerce de la viande ne peut pas se dissocier du meurtre.

Les bémols qui semblent parfois vouloir adoucir cette musique macabre se limitent toujours aux conditions d'élevage, de transport, voire d'abattage. Mais jamais la mise à mort, le meurtre lui-même, ne sont remis en question - sauf, bien sûr, par une partie des végétarien-ne-s et les végétalien-ne-s. Ainsi, 2012 devrait sonner la fin des élevages en batterie pour toutes les poules pondeuses de l'union européenne (courage les poules, plus que dix ans de torture quotidienne - la vie d'une poule pondeuse en batterie ne dépassant pas l'année). Mais 2012 ne sonnera pas la fermeture des abattoirs de poulets...

Un produit est estimé d'autant plus naturel qu'il est le plus directement possible issu de ce que nous considérons comme relevant de la nature, et qu'il est le moins modifié possible. Pourtant, l'utilisation des produits dits naturels est totalement culturelle. Par exemple, le fait de boire du lait, au-delà du stade de nourrisson pour le lait maternel, est un fait « culturel » et non « naturel ». De nombreuses sociétés humaines ne consomment pas de produits laitiers, c'était par exemple le cas des Indien-ne-s d'Amérique (du Nord et du Sud, Inuit).

Et puis, manger vraiment naturellement de la viande reviendrait à la déchiqueter à pleines mains. De même, nous gôberions les œufs à même le nid; et si la nature faisait si bien les choses, nous serions protégé-e-s du froid par notre fourrure, nos plumes, notre peau... et nous irions sans vêtements « artificiels ».

Le label naturel, pour peu qu'on s'y arrête deux minutes, n'est pas un critère intrinsèque de garantie, ni de bonheur, ni de santé, ni de préservation, que ce soit pour les individu-e-s sensibles ou pour l'environnement. L'opposition naturel / artificiel est un mythe puissant soigneusement entretenu par les médias et la publicité, ce qui est estimé naturel représentant le bon, à l'opposé de l'artificiel, du chimique, qui est présenté comme mauvais. Cette vision simpliste, fautive et manichéenne du monde est très pratique, car elle pose des repères faciles à appréhender. Elle rejoint encore une vision religieuse du monde, où le Bien s'oppose au Mal. À cette croyance en une nature idéale, pure et sacrée, se lie forcément celle d'un monde souillé, mauvais et pollué.

[une petite page de pub]

Ferme de Rayssagueul

L'élevage de canards se fait dans le respect de la tradition et dans un environnement idéal (lac, prairie, forêt). Les produits commercialisés, foie gras, confits, ragoûts, spécialités... sont garantis sans produits antibiotiques: les seuls soins donnés aux animaux le sont en phytothérapie et homéopathie. La recherche du produit sain, naturel, dont le souci final est la santé de l'homme, permet également la bonne santé des animaux. (encart publicitaire paru dans le programme du salon des écologies et des alternatives Primevère 1997, à Lyon, p. 21)

Du coup, par volonté de rompre avec notre société industrielle de consommation, des personnes rejettent autant que possible ce qui apparaît comme artificiel, le critère de sélection étant absolument arbitraire et illogique. Certaines communautés tendent vers un « *retour aux sources* ». Malheureusement, le rejet de l'artificiel et de la société moderne ramène souvent à la restauration d'anciennes valeurs,

perçues comme « authentiques », mais qui riment avec traditionalisme, conservatisme et dominations. L'idéalisation et la nostalgie des « temps anciens » où « *l'Homme était plus proche de la nature* » sont des leurres. Nous croyons par exemple volontiers que les Indien-ne-s utilisaient la totalité des cadavres animaux et que le gaspillage leur était inconnu, sans penser que nous en avons une rentabilité nettement supérieure.³⁴

Des études ont montré que le faible impact des sociétés « primitives » sur l'environnement et les populations animales était très principalement lié à leur faible poids démographique et à des moyens technologiques peu développés. Certaines tribus indiennes d'Amérique du Nord pratiquaient souvent la chasse en affolant des troupeaux entiers de bisons et en les dirigeant vers des falaises ; seule une petite partie des animaux morts dans la chute était alors récupérée - sur un troupeau entier massacré. Les femelles bison étaient particulièrement chassées, car plus tendres à manger et à la peau moins épaisse, donc plus faciles à tuer avec des flèches. Ces tribus n'hésitaient pas non plus à abattre des arbres entiers pour quelques fruits ou du miel, à incendier la forêt pour déboiser, etc. Actuellement et au grand dam des écologistes, les Indien-ne-s Hopi continuent à dénicher en cachette de jeunes aiglons pour les immoler au cours de sacrifices religieux, après les avoir élevés pendant un an. Pour continuer à propos des fantasmes sur les Indien-ne-s, n'oublions pas non plus que les guerres et la possession d'esclaves étaient des pratiques sociales largement répandues dans leurs sociétés.³⁵

La remise en question du progrès et de notre société, tels que nous les avons jusqu'à présent conçus, est vitale pour la survie de tous les individus sensibles, animaux humains ou non, et de l'environnement. Mais quelques réflexions, beaucoup d'imagination, et l'innovation de nouvelles formes de vies, non destructrices, ni meurtrières et dominatrices, seraient plus constructives qu'un retour vers un hypothétique âge d'or...

déconstruction et reconstruction individuelle

Lorsque j'ai cessé de croire en l'existence d'une nature harmonieuse, je lui ai substitué un tout abominable. Mais rejeter en bloc tout ce qui est considéré comme relevant de la nature devient vite invivable.

Les shintoïstes japonais, finalement plus logiques que nous, pensent que tout ce qui existe est naturel, du caillou à leur voiture... De leur côté, des civilisations non occidentales et animistes, par exemple indiennes, considèrent que chaque élément minéral, végétal, chaque animal, et aussi les entités que sont les rivières, les forêts, les glaciers, possèdent une âme. Mais ces perceptions du monde n'épargnent pas non plus les animaux de la mort à travers la chasse, l'élevage ou les sacrifices. Il ne faut pas négliger le fait que certaines de ces sociétés étaient très fortement prisonnières de leur environnement, et qu'elles ne disposaient pas du tout des

34 – Les cadavres de non-humains et les parties charnues jugés « impropres à la consommation » entrent dans la composition de la nourriture pour les animaux « de compagnie » et d'élevage ; la peau est récupérée en cuir, ou bien, avec les os, les tendons, les viscères et les sabots, elle sert à la fabrication de colles, peintures, engrais et autres gélatines.

35 – Contrairement à l'idéologie commune, les Indien-ne-s n'étaient pas des écologistes « avant l'heure ». Cette croyance s'est construite dans les années 1960 avec le mouvement hippie, et s'établit dans la continuité du fantasme du « bon sauvage ». À ce sujet, lire les publications récentes de Philippe Jacquin, anthropologue spécialiste des sociétés indiennes d'Amérique du Nord, et particulièrement « Les Indiens d'Amérique ont détruit la nature », *L'Histoire*, n° 253, avril 2001, p. 20-21. À la suite de la parution de cet article, l'auteur a reçu plusieurs dizaines de lettres d'insultes de personnes apparemment incapables de remettre en question ce mythe réconfortant sur les l'Indien-ne-s.

mêmes possibilités de choisir leur mode de vie que nous actuellement. Pour les Inuit, manger de la viande était vital, de même que pratiquer l'infanticide et le suicide des personnes âgées³⁶, pour éviter la famine.

Quant à moi, après avoir rompu avec la vision dominante et naturaliste du monde, mon rapport au monde restait à reconstruire. Ma foi perdue, il me fut dans un premier temps et pendant quelques mois difficile de prendre du plaisir à une promenade « dans la nature » - comment dire? À la campagne, en dehors de la ville? Car remettre en cause l'idée commune de nature ne permet pas de prendre du plaisir à respirer des gaz d'échappement, d'adorer soudainement être entassée dans le métro, ni de trouver plaisant d'avoir comme vis-à-vis un immeuble à moins de cinq mètres de ses fenêtres ou d'habiter au-dessus d'une rue à trois voies. Ça ne rassure pas sur les dangers du nucléaire, on ne se réjouit pas de l'échouage de l'Erika, de Tchernobyl, de se baigner dans un lac couvert de mousse jaune fluo, ou de contempler des vallées couvertes de maisons secondaires, de barres d'immeubles et d'autoroutes...

Pendant longtemps, j'ai cherché à trouver une nouvelle façon d'appréhender mon environnement, qui me satisfasse personnellement, avec mes habitudes et mes désirs, sans pour autant encore une fois participer à quelque exploitation destructrice. J'ai pris conscience que j'aime les sensations qu'une promenade me procure, j'aime rencontrer des animaux, sentir le parfum des fleurs, admirer le jeu du vent dans les nuages, regarder les reflets sur l'eau, voir la neige tomber, caresser un galet poli par le courant, sentir le soleil me chauffer le dos... J'apprécie même de voir des vaches dans un pré, tranquilles, et pourtant je sais que c'est l'abattoir qui les attend. Je ne cautionne pas leur exploitation, mais je suis attachée (par conditionnement social) à cette image bucolique, à cette apparence paisible... et finalement trompeuse.

Pourtant, est-ce si insensé de désirer que les vaches existent pour elles-mêmes? Est-ce une aberration, ou une révolution?

De la même façon, j'aime voir les lièvres courir dans les clairières, et les renards trotter le long d'un chemin. Mais je m'attriste de savoir que ces mêmes renards tuent des lièvres, que les chasseurs tuent des renards, que la rage les décime... Et si l'appel du coucou dans la forêt m'est agréable et familier, je préférerais que cet oiseau ne déniche pas d'autres oisillons. Mais le coucou n'est pas tout entier dans cet acte, de même que le renard n'est pas que prédateur, ni même les humain-e-s ne sont entièrement résumables à leur barbarie.

ré-agir ?

La prédation existe, des oisillons meurent de froid sous la pluie et je participe forcément, malgré tous mes efforts, à ce monde qui ne se distingue ni par sa générosité ni par sa compassion. Ce ne sont pas des raisons pour trouver cela « bien » et ne rien vouloir changer, refuser d'y réfléchir, ou agir lorsque nous en avons la possibilité. Au nom de l'ancienneté, des traditions, de la nature, nous ne pouvons que rester figé-e-s dans le malheur et continuer sur la même lancée destructrice. Sinon, autant dire que les homo sapiens sapiens mangeaient de la

36 – Sur la société inuit : « *Le malade incurable qui, par définition, ne peut rendre les services qu'on lui procure, se supprimait jadis de lui-même, de son plein gré, ou se faisait supprimer par un autre. Pour ce qui était des vieillards, ils acceptaient toujours eux aussi, au nom de la survie du groupe, de se suicider quand ils devenaient une charge trop lourde.* » (Malaurie, p. 369).

viande, s'habillaient de peaux de bêtes ou vivaient nu-e-s, habitaient dans des cavernes, se faisaient dévorer par les lions, et qu'on n'a qu'à continuer. S'il est impossible de combattre toutes les souffrances, cela ne doit pas nous empêcher de lutter contre celles que nous pouvons diminuer ou éliminer, même - et surtout - à notre échelle individuelle, et encore moins cautionner le fait d'en ajouter encore de nouvelles. Comme, hélas, c'est bien souvent le cas...

Pas toujours, heureusement, et de nombreuses voix s'élèvent de plus en plus fort contre toutes les formes de souffrances, contre-discours parfois timide-ment repris par les médias. Mais je m'interroge sur les limites de la compassion humaine, qui nous fait établir des priorités subjectives entre les souffrances et les luttes à mener. Ces priorités dans les souffrances sont objectivement totalement injustifiées, et le fait de refuser de manger de la viande n'empêche pas de mener d'autres luttes, dont celles pour améliorer les conditions de vie d'autres humain-e-s.

Nous sommes aveuglé-e-s par nos habitudes sélectives d'agir, et toujours nous invoquons l'ordre naturel pour justifier les dominations que nous avons mises en place. Le naturalisme et l'humanisme sont les nouvelles religions universelles du XXI^{ème} siècle. Nous devons dépasser ces idéologies, qui cautionnent tant de formes d'exploitations et de dominations. Car *« la noirceur de la peau n'est en rien une raison pour qu'un être humain soit abandonné sans recours au caprice d'un bourreau. On reconnaîtra peut-être un jour que le nombre de pattes, la pilosité de la peau, ou la façon dont se termine le sacrum sont des raisons tout aussi insuffisantes pour abandonner un être sensible au même sort. Et quel autre critère devrait tracer la ligne infranchissable? Est-ce la faculté de raisonner, ou peut-être celle de discourir? Mais un cheval ou un chien adulte sont des animaux incomparablement plus rationnels et aussi plus causants qu'un enfant d'un jour, d'une semaine, ou même d'un mois. Mais s'ils ne l'étaient pas, qu'est-ce que cela changerait? La question n'est pas: peuvent-ils raisonner? ni peuvent-ils parler? mais: peuvent-ils souffrir? »* (Bentham, 1789).

Au cours des millénaires, nous nous sommes peu à peu dégagé-e-s de l'emprise de notre environnement. Aujourd'hui, nous sommes - du moins en Europe - en général moins à la merci des intempéries, des maladies et des famines, notre durée de vie s'est considérablement allongée et se déroule dans de toujours meilleures conditions. Mais ces avancées ont été, et sont encore, accompagnées de la destruction et du pillage de notre environnement, de l'exploitation et du massacre des autres êtres sensibles, parfois humains, toujours non humains.

Notre aveuglement et nos certitudes nous empêchent de comprendre le monde, c'est-à-dire de le prendre avec nous, d'avancer avec tous les êtres vivants, au lieu de les piétiner en croyant progresser.

Notre ignorance du monde qui nous entoure et des autres individu-e-s ne nous gêne pas le moins du monde pour perpétrer des massacres, pour couvrir la planète de camps de concentration, de salles de torture, de prisons, de laboratoires d'expérimentation, d'abattoirs, de déchets nucléaires et de toutes nos ordures, en invoquant selon le cas le progrès, la civilisation, ou la nature.

À propos, si la nature faisait si bien les choses, elle commencerait sans aucun doute par éliminer ces grands singes proliférants qui la détruisent et exploitent à mort tout ce qu'il est possible d'exploiter. Je doute qu'il resterait beaucoup d'humain-e-s après l'élimination des nuisibles que nous sommes...

Mais en quoi la présence humaine serait-elle condamnée à être destructrice? Nous faisons les «durs» comme pour nous soustraire au mystère existentiel, toujours vécu avec autant d'angoisse (on n'a vraiment pas beaucoup évolué de ce côté-là!).

Nous gagnerions nettement plus à nous efforcer de prendre le recul et la force nécessaires par rapport au joug des habitudes et conditionnements culturels liés aux actes de barbarie. L'idée de nature, conservatrice et insidieuse, brouille les pistes dans notre perception du monde et notre humanisme effréné pèse de tout son poids dans notre incapacité à prendre en compte le plaisir et la souffrance des animaux non humains. En proie au naturalisme et à l'humanisme, nous croyons souvent construire un monde meilleur alors que nous nous heurtons aux limites étroites de notre subjectivisme.

Notre principal défaut est peut-être un sacré manque d'imagination associé à un puissant fatalisme qui nous figent dans l'indifférence la plus cruelle. De nouvelles façons de fonctionner sont à inventer, même (et surtout?) au quotidien et à notre échelle personnelle; c'est une question de vie ou de mort, immédiate, pour tous les êtres sensibles du monde que nous partageons.



Reste de tête d'un bébé phoque assassiné par un Indien inuit armé d'un calibre 2.22, Groenland.

[ceci est une] bibliographie

- Carol J. Adams, *The sexual politics of meat. A feminist-vegetarian critical theory*, Cambridge, Polity press, 1990.
- Carol J. Adams & Josephine Donovan (eds.), *Animals and women. Feminist theoretical explorations*, Duke university press, 1995.
- Françoise Armengaud, « Animalité et humanité », *Encyclopédie universalis*.
- Abdelhak Benachenhou, *La tyrannie des droits de l'Homme: blanc, riche, mâle et adulte*, Paris, Publisud, 2000.
- Jeremy Bentham, *An introduction to the principles of morals and legislation*, chapitre 17, Oxford, Oxford university press, 1996 [1789].
- Paola Cavalieri & Peter Singer (eds.), *The great ape project*, Londres, Fourth estate, 1993.
- Collectif, *Espèces et éthique. Darwin: une révolution à venir*, Lyon, tahin party, 2001.
- Christine Delphy, *L'ennemi principal. 1. Économie politique du patriarcat*, Paris, Syllepse, 1998.
- Christine Delphy, *L'ennemi principal. 2. Penser le genre*, Paris, Syllepse, 2001 - dont nous conseillons vivement l'introduction, « Critique de la raison naturelle ».
- Jared Diamond, *Le Troisième Chimpanzé. Essai sur l'évolution et l'avenir de l'animal*, Paris, Gallimard, 2000.
- Armand Farrachi, *Les poules préfèrent les cages*, Paris, Albin Michel, 2000.
- Nick Fiddes, *Meat. A natural symbol*, Londres, Routledge, 1991.
- Têtêvi Godwin Tété, 1948: *abolition de l'esclavage. La traite et l'esclavage négrier*, publié par Agir ici & Survie, Dossiers noirs, n° 11, Paris, L'Harmattan, 1997.
- Colette Guillaumin, *Sexe, race et pratique du pouvoir. L'idée de nature*, Paris, Côté-femmes, 1992.
- Milan Kundera, *L'insoutenable légèreté de l'être*, Paris, Gallimard, 1984.
- Georges Lapierre, *Le mythe de la raison*, Paris, L'insomniaque, 2001.
- Jean Malaurie, *Les derniers rois de Thulé*, Paris, Plon, coll. « Terre humaine », 1989.
- Jacques Meunier, *Le chant du Silbaco. Chronique amazonienne*, Paris, Phébus, 1991.
- Nouvelles questions féministes*, vol. 20 n° 4, 1999, « Le naturalisme depuis Beauvoir ».
- Clément Rosset, *L'anti-nature*, PUF, 1973, réédition coll. « Quadrige », 1990.
- Steve F. Sapontzis, « Faut-il sauver le lièvre du renard? », *Cahiers antispecistes*, n° 14, décembre 1996 [1987] - <http://cahiers-antispecistes.org>
- Londa Schiebinger, *Nature's body. Gender in the making of modern science*, Boston, Beacon press, 1993
- Hans-Dietrich Schultz, « Mit oder gegen die Natur? Die Natur ist, was sie ist, und sonst gar nichts », *Erdkundeunterricht*, n° 7-8, 1997.
- Peter Singer, *Questions d'éthique pratique*, Paris, Bayard, 1997 [1993].
- Peter Singer, *L'égalité animale expliquée aux humains*, Lyon, tahin party, 2000 [1985].
- Marjorie Spiegel, *The dreaded comparison. Human and animal slavery*, Londres, Heretic books, 1988, préface de Alice Walker.
- John Stuart-Mill, *La nature*, ADEP, 1998 [1854-1873], préface de Estiva Reus, postface de Francisco Vergara.
- Keith Thomas, *Dans le jardin de la Nature. La mutation des sensibilités en Angleterre à l'époque moderne (1500-1800)*, Paris, Gallimard, 1985.

éditions carobella ex-natura

isbn 2-914791-00-3

*le photocopillage tue l'industrie du livre,
surtout pour Hachette et le Groupe de la Cité
- tant mieux. Le plus vite sera le mieux.*

achevé d'imprimer en janvier 2002
par l'Imprimerie des Monts du Lyonnais

dépôt légal janvier 2002



L'auteure à trois ans, avec la chienne Micky